

« Le Cas Sneijder », la mécanique de l'ascenseur

Acteur et metteur en scène amoureux des mots et de la langue, Didier Bezace signe une adaptation exemplaire du roman de Jean-Paul Dubois.

Dans le rôle-titre : Pierre Arditi. Magistral.

En 2011, Jean-Paul Dubois publiait *Le Cas Sneijder*. Il y racontait la dérive d'un homme, unique rescapé d'un accident d'ascenseur. Sa fille présente à ses côtés était au nombre des morts.

Choqué, hanté par la perte de son enfant, il s'était replié sur lui-même, tentant, à grand renfort de calculs, schémas, graphiques, de comprendre le mécanisme de l'appareil, les causes de sa chute. Son épouse, *manager* dans une multinationale, l'exhortait à se ressaisir, reprendre une vie active, à réclamer des dommages et intérêts.

En vain. Le seul travail qu'il accepta – ô honte ! – fut celui de « promeneur de chien ». Sa femme cria au scandale.

Réunie en conseil avec ses jumeaux de fils, elle le fit interner.



"Le Cas Sneijder" mise en scène Didier Bezace | Mention obligatoire Photo Nathalie Hervieux

Une adaptation exemplaire, drôle, noire, tragique

Porté à l'écran, l'an dernier, par Guillaume Vincent (*lire La Croix du 7 juin 2016*), *Le Cas Sneijder* l'est aujourd'hui à la scène par Didier Bezace. S'inscrivant dans le droit fil d'un travail de plusieurs décennies sur des textes littéraires (*La Débutante*, d'après Schnitzler, *Le Piège de Bove*, *Pereira prétend* de Tabucchi, *La Femme changée en renard* de Garnett, *La Dernière Neige* de Mingarelli...), il en signe une adaptation exemplaire, drôle, noire, tragique, étrange, fidèle à la lettre comme à l'esprit du roman.

Ou plutôt de la fable. Fable sur le sens de l'existence, de la course imposée à la réussite matérielle et professionnelle dont l'ascenseur qui monte et qui descend d'étage en étage est la métaphore. Fable sur la loi d'airain du respect de la norme dans une société qui interdit toute vie intérieure.

Incrustée dans un décor de grande pièce aux murs gris, à la porte qui s'ouvre et se referme sur un appartement chic, sa mise en scène privilégie l'apparente banalité des petits riens. Il s'en dégage une atmosphère troublante alors qu'alternent réalisme de façade, onirisme envoûtant, cocasserie « hénaurme » – l'apparition clownesque de Sneijder et de son chien, de retour d'un concours canin !

Des comédiens stupéfiants de justesse

Présent lui-même sur le plateau dans l'habit d'un agent d'assurances prégnant d'humanité, Didier Bezace s'est entouré de comédiens complices de longue date, tous aussi stupéfiants de justesse.

Sidérante, Sylvie Debrun est l'épouse virago, passant de la compassion au ressentiment ulcéré envers son époux qu'elle trompe assidûment, chaque rencontre avec son amant se traduisant par l'achat d'un poulet « *fermier* » pour le dîner ! Inénarrable, Thierry Gibault joue, avec une loufoquerie jubilatoire, le directeur de l'agence de chiens. Enfin, il y a Pierre Arditi. Il interprète Sneijder.

Corps avachi, méconnaissable, tantôt s'adressant en direct à ses partenaires, tantôt se parlant à lui-même en voix off, il est subjuguant de vérité. Taiseux, présent-absent, le regard lointain, il impressionne. En retrait de l'agitation d'un monde où, trop lucide, il ne se reconnaît plus.

Seul avec lui-même et sa mémoire à l'« *emprise accablante* ». Seul avec le fantôme de sa fille (Morgane Fourcalt, une révélation !) qu'il étreint en de poignantes retrouvailles. Faisant sienne la formule de Nietzsche, recopiée à la craie sur un mur : « *Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou.* »

Didier Méreuze